L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73. | NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 7 SEPTEMBRE 1869. | 43e année—Vol. XLIII.

DUPOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES - ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 7 SEPTEMBRE.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir aux annonces.

Par G. de Férriet, à 11 heures, sur les lieux, le fonds de la pharmacie populaire située rue de Chartres, entre St-Louis et Toulouse.

Par D. E. Morphy, à 11 heures, à l'entrepôt Union, au coin des rues Tchoupitoulas et Notre-Dame, trois cents barils de farine triple-extra.

Par S. J. Montgomery, aux écuries de *P. Lione*, de Grevier à 10 1/2 heures—De beaux chevaux de selles et de harnais, par paire et seuls, beaux meubles d'habitation et de ville, jolie buggies couverts et découverts, harnais, selles, &c., Et à la salle d'encan, rue du Camp—Un assortiment général de meubles.

Par Eug. Tourné, à 10 heures et demie A M., au No. 55 de la rue de la Vieille Levée - Macaroni, vermicelli.

Par Vincent & Co, aux Nos 62 et 64 de la rue de la Douane—marchandises sèches étrangères et américaines.

Par Jos. N. Robert, au No 44 de la rue Vieille-Levée—Marchandises sèches, linge fait, merceries, etc.

☞ Achetez vos conserves et chocolats chez M. Ernest Turpin, 93 Vieille-Levée

ESSAYEZ LES CIGARES DE GEORGE ALCES,
185.....Rue des Remparts.....185

☞ M. D. E. Morphy vendra aujourd'hui, 1,500 barils de farine. Voyez l'annonce.

ABONNEMENT.

UN AN.....$16 00
TROIS MOIS.....4 00
UN MOIS.....1 50

L'abonnement est payable d'avance aux bureaux de l'ABEILLE.

Le Journal est envoyé régulièrement aux abonnés le matin, de très bonne heure.

Réorganisation du Parti républicain.

Une nouvelle s'est répandue dans la ville, nouvelle grave, s'il en fut. Est-ce un empire qui s'écroule, un roi qui perd son trône, un grand homme qui meurt, une conquête sur la nature, le moyen de diriger les ballons, ou de correspondre par la pensée à travers les espaces ? Non, ce n'est rien de tout cela ; mais la nouvelle n'en a pas moins sa valeur, car il s'agit du parti républicain en Louisiane et c'est ce parti qui se réorganise. Voilà la nouvelle. Personne ne pensant aux Républicains comme parti et tout le monde les prenant pour ce qu'ils sont, un composé d'aventuriers obscurs, venus on ne sait d'où pour spéculer sur les votes des affranchis qui ne les estiment guères, on comprend que la nouvelle de la réorganisation de ce parti a dû causer un étonnement à peu près universel. On s'est demandé tout d'abord si le soi-disant parti avait droit à une organisation quelconque en dehors du cercle étroit des Beasiers. On s'est demandé si le parti républicain pouvait exister en Louisiane et comment le petit cercle des Beasiers avait pu concevoir l'idée de se constituer de nouveau avec moins de titres que jamais à l'estime publique. Certes, la corruption est immense ; elle est plus ou moins à peu près partout, mais celle dont les Beasiers nous ont donné l'exemple *n'entre qu'à peine en la pensée*, comme disait le paysan du Danube, et nul corps délibérant ne fut jamais en aucun pays plus effrontément conjuré contre les intérêts publics que la dernière Législature sous l'inspiration et la conduite des Beasiers. Il nous semble que dans cette Législature il y avait une certaine organisation dont le pouvoir était malheureusement sans contrôle. On s'en est aperçu trop souvent pour que cela puisse être contesté. Mais il s'agit maintenant d'une organisation générale et qui assure la perpétuité de digne corps délibérant auquel nous devons tant de reconnaissance pour les biens dont il nous a comblés.

Les Beasiers trouvent que les affranchis se sont relâchés de leur respect pour eux et qu'ils n'ont plus au même degré le sentiment d'obéissance. Dans beaucoup d'endroits, à la Nlle-Orléans surtout, ils ont montré peu de zèle, et même ils en ont manqué tout à fait. Il faut donc le réchauffer ou plutôt le faire renaître, ce qui est une tâche un peu difficile attendu que les affranchis n'ont rien à gagner à soutenir les Beasiers. Ces derniers n'ont ni les mains ni les têtres et, quoi qu'ils fassent, ils n'en posséderont jamais assez pour éblouir les yeux des 300,000 affranchis de cet Etat. Les affranchis ont bien pu voter encore une fois et en très petit nombre, pour les Beasiers en vertu pour Grant, mais quand Grant ne sera plus sur le ticket ils ne voteront plus autant, ou leurs votes se perdront dans la masse des votes démocratiques. Voilà ce que craignent les hommes qui prétendent former le parti républicain et ce qu'ils veulent prévenir.

De là l'idée de la réorganisation dont la nouvelle a étonné toute la ville et étonné aussi les affranchis qui, sûrs dès maintenant de garder leur liberté, personne ne voulant la leur ôter, se moquent plus d'être, sans profit, les instruments d'une faction qui n'a plus rien à leur donner et à laquelle du reste, ils ne demandent rien. Les affranchis ont même obtenu plus qu'ils ne désirent, et l'honneur d'être électeurs et jurés est ce qu'ils apprécient le moins. Ah, si les Beasiers pouvaient assurer aux nègres de bonnes routes sans exigence de travail, les nègres, en probablement, seraient moins indifférents pour leurs prétendus amis. Mais ils savent que les Beasiers ne peuvent leur donner ce qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes, dès lors ils tiennent fort peu à faire quelque chose pour eux au détriment des anciens maîtres du pays dont ils font partie active aujourd'hui, comme citoyens, et auquel ils sont attachés par des liens trop forts pour qu'une cabale de coureurs de places puisse les briser.

L'embarras du prétendu parti républicain est donc extrême. Les meneurs parlent de former des clubs et de les endoctriner avec l'ardeur qui caractérise l'époque où le Président Lincoln signa le bill de la liberté générale aux Etats-Unis. Mais cette ardeur manquera de stimulante, la liberté étant pour tous un fait acquis que personne ne conteste. Que dire aux nègres qu'on ne leur ait dit déjà? Que leur promettre qu'on ne leur ait déjà promis et même donné? Une chose reste, il est vrai, c'est le partage des terres, partage qu'on leur avait laissé entrevoir mais qui n'a pas eu lieu et qui ne peut avoir lieu, parce que la propriété du peuple des Etats-Unis y répugne. On promettrait de nouveau cette aubaine aux nègres, qu'ils n'y croiraient pas. Nous ne pensons pas non plus que ce fut là un grand moyen de séduction. Les nègres ne sont pas ambitieux de terre, car la terre n'a de valeur que par le travail, et ils se sentent incapables de la cultiver pour eux mêmes. L'émancipation a bien changé leur condition mais sans changer leur caractère. Le nègre cherche un directeur, un maître même, pourvu qu'il n'en soit pas l'esclave ; le nègre veut une société de blancs, parce qu'il y trouve à gagner facilement sa vie et parce que le service officieux, sinon forcé, ne lui déplaît pas. Rien ne convient moins à son esprit qu'un calcul électoral ou qu'une intrigue politique. Sa nature est passive et parcèle même patiente, confiante, expectante. Le nègre n'a d'activité que pour les autres, son intérêt, suivant lui, n'ayant pas assez d'importance pour le faire sortir de son insouciante immobilité. Il a peu de besoins, ce qui serait une qualité, si elle n'était pousée à l'extrême ; mais pour n'avoir pas assez de besoins, il néglige de se procurer ce qui lui est nécessaire et son existence en souffre. Aussi, pour lui, la mort vient-elle rapidement. Les nègres auront disparu du pays avant que les Radicaux et Beasiers aient réussi à leur imposer une discipline.

Et cependant les Radicaux et Beasiers n'ont pas d'autre appui, car ici, à l'exception de la race affranchie dont une grande partie déjà s'écarte d'eux, tout leur manque, opinion, relations et sympathies. Ils ne jouissent pas même de cette estime commune que procure le pouvoir ; ils disposent en vain des bénéfices officiels ; ils n'en retirent aucun honneur, car ceux qui sont investis de ces bénéfices n'osent pas en avouer la source. Nous plaignons les hommes qui, réduits à la détresse, ont été obligés d'accepter les faveurs radicales ; nous plaignons encore davantage ceux qui ont été obligés de les rechercher, mais nous leur pardonnons sincèrement parce que nous savons qu'ils gémissent encore plus que nous de la nécessité où ils se sont trouvés de paraître épouser la cause radicale. Ces hommes-là, on le comprend bien, ne peuvent offrir un élément bien solide à la nouvelle organisation du parti républicain. Sur quoi donc on sur qui donc les Radicaux peuvent-ils compter pour la formation ou la reconstruction de leur parti?

Le fait est qu'ils ne peuvent plus compter sur personne et ils en auront la preuve le jour où ils voudront ouvrir leurs clubs. Ce jour là les clubs seront à peu près déserts et ils auront pas plus de monde dans les jours qui suivront. Pour fonder et organiser un parti il faut des hommes, et des hommes dévoués et intelligents; il faut aussi des hommes intéressés, car l'intérêt sera toujours le plus grand mobile de la politique. Or, les Radicaux n'ont tout au plus que quelques intérêts et encore, ces intérêts, s'ils sont bleus, ne seraient pas beaucoup à se montrer, attendu qu'ils prévaudent dans un temps prochain, la disposition de cette petite cohue d'aventuriers qui exploitent actuellement le Sud.

En attendant, ces aventuriers veulent jouer de leur reste. Ils ne peuvent avoir sur la main, qu'il du Congrès et opérer sur elle. Les uns qu'ils ont l'intention d'ouvrir pourraient leur servir à une chose qu'ils aiment beaucoup, c'est d'agir par voie de dénonciation délibérative. Or, ils trouveront dans ces clubs, quelques officiels noirs, quelques officiels de couleur et quelques intéressés blancs, ces derniers, en très petit nombre, disposés à aiguer les documents rédigés pour l'instruction du Congrès. Des signataires, c'est donc tout ce qu'ils demandent, des signataires appuyant les dénonciations et calomniant le Sud pour y justifier le maintien du régime extra-légal, son au profit de l'ordre, de la moralité et de l'Union, mais au profit de la portion à laquelle le Sud a servi et sert encore de pâture. Tel est le but des Radicaux et Beasiers en voulant organiser des clubs républicains. Nous verrons bientôt si leur plan est destiné à avoir du succès.

Le navire *Bons Fils*, capitaine Privat, dans son voyage de Bordeaux à la Nlle-Orléans, a rencontré, le 25 juillet, par 30.05 degrés de latitude nord et 17.47 degrés de longitude ouest de Paris, le trois-mâts goélette *Ripple*, partie de Liverpool depuis 10 jours et allant à Lagos. Le 12 août, par 18.45 degrés de latitude nord et 55.06 degrés de longitude ouest, le même navire a rencontré le trois-mâts français *Valta*, venant de Swansea et allant à Saint-Thomas.

PAROISSES.

Nous lisons dans le *Drapeau* de l'Ascension :

Dans la nuit de jeudi et vendredi dernier, des malfaiteurs se sont introduits dans l'office occupé en commun par l'hon. J. C. Mathieu et M. Chs. Gex, collecteur des taxes d'Etat et de paroisse, pour la paroisse Ascension. Tous les livres et papiers appartenant à chacun des offices des deux fonctionnaires ont été enlevés, et au moment d'aller sous presse, on n'a encore rien pu découvrir malgré les actives recherches qui ont été faites.

Toute notre communauté s'est montrée indignée de cet acte de vandalisme, car personne ne peut se rendre compte du profit que pensaient en tirer ceux qui l'ont commis. A quoi pouvait leur servir la soustraction de papiers et de livres qui, par leur disparition, peuvent compromettre les intérêts de toute notre population ? Espérons toutefois qu'ils n'ont pas été détruits et qu'en persévérant dans les actives recherches qui ont été commencées, on finira par les retrouver, et que ces malfaiteurs obtiendront valable justice.

GRAINES DE JARDINAGE — Nous appelons l'attention sur l'annonce de Richard Frotscher, grainetier, qui a toujours en main un stock choisi de graines de jardinage pour les plantions d'automne et d'hiver. Ces graines seront vendues en lots à la convenance des acheteurs, à des prix modérés.

M. Léon Palas, 18, rue St Philippe, annonce dans l'*Abeille* qu'il vient de recevoir une grande quantité de vins de Bordeaux qu'il vendra à $1 le gallon et à $2.50 la douzaine de bouteilles. M. Palas a aussi d'excellent cognac qu'il vend à raison de $6 le gallon. Nous recommandons l'établissement de M. Palas aux amateurs et aux familles.

MOULINS DE L'AIGLE POUR LE COTON.— La demande pour ces moulins ayant été extraordinaire, la Compagnie annonce qu'elle n'en a plus à vendre pour le moment, mais qu'elle en aura bientôt quelque en attend par le steamer *Concordia*. L'agent de vente est M. W. L. Cushing, rue St-Charles, No 61.

BATTERIES ÉLECTRIQUES.—MM. Fredrickson & Harte, chimistes et droguistes, rue du Canal, No 132, ont toujours dans leur magasin un assortiment d'appareils pour appliquer le courant électrique à divers maux. Ces appareils sont de toutes les tailles, de tous les genres et à prix extrêmement garantis. Voyez l'annonce.

$55.—C'est le prix de la célèbre Machine à coudre de Grover & Baker qui a remporté les deux premiers prix à la troisième foire de l'Etat de la Louisiane et la croix de la Légion d'Honneur à la dernière Exposition de Paris—A vendre au No 182 de la rue du Canal, Nouvelle-Orléans.

NOUVELLES D'ESPAGNE.

On écrit de Madrid, 11 août :

Le gouvernement continue à découvrir de grandes conspirations carlistes à Madrid, Léon et le N., où a lieu de nombreuses arrestations, puis à Valladolid, puis à Valence, où l'on a envoyé un bataillon du génie bleu-noir.

La plupart des conspirations arrêtées appartiennent au clergé, contre lequel Ruiz Zorrilla continue sa campagne. Il a fait une circulaire aux évêques pour les obliger à déchoir les prêtres qui ont quitté leurs résidences, et leur rapport doit être envoyé au ministère dans les huit jours. Jusqu'à présent on avait évitée à répondre d'une manière définitive, on croit que bon ceux qui ne répondront pas seront l'objet d'une mesure générale qui les enverra en exil.

Cinquante personnes ont été arrêtées à Burgos, parmi lesquelles des chanoines de la cathédrale et un curé de la ville ; toutes ces arrestations ne font pas de grands mécontents. Le gouvernement de Sigüenza a parlé à propos d'envoyer à Madrid des prisonniers arrêtés depuis deux mois, parmi lesquels se trouvent cinq prêtres. Ils sont arrivés par la station du Midi et ont été conduits à pied à l'hôtel du Gouvernement, au milieu d'une populace qui les a assaillis, pendant tout le trajet, à coups de pierres, de bâtons et de couteaux ; trois de ces prêtres ont été blessés gravement. Le ministère a cependant été informé de ces faits et il a fait donc ce qu'il avait exécuté lui même, car Rivero a réuni les directeurs des journaux pour les prier de joindre leurs efforts aux siens pour empêcher une manifestation qui doit avoir lieu demain contre le clergé. Elle devait d'abord être pacifique, mais la police a apprie qu'elle devait saccager le palais du nonce et des couvents ; l'autorité angle alors que cette manifestation pourrait bien laqueur le but propos, et que les carlistes en profiteraient pour faire leur coup et en mêler.

Il n'est pas certain qu'on réussisse tout à fait, car on lit ce soir que la jeunesse républicaine vient la manifestation en manifestation contre les massacres de prisonniers qui ont eu lieu à Montelegre, à Iglesuela, et contre le meurtre de Balmaseda. Ces meurtres ont causé un profond dégoût et une horreur générale.

Il est de plus avéré aujourd'hui que les malheureux qui ont été fusillé n'étaient pas dans les circonstances prévues par la loi ; aucun d'eux n'avait fait résistance. Alors les individus tués par Cezalès à Montelegre ont été réfugiés dans une maison où ils ont été assiégés par un espion agent provocateur que leur a envoyé ce commandant de douaniers. On les a entendus, ils n'ont fait aucune résistance, et on les a tous tués, y compris le garde du bois qui servait de guide à la colonne et qui était un protégé du général Baldrich. On croit même que, pour pécher sa position officielle, l'espion a été aussi fusillé, car l'alcade du pueblo voisin, chargé d'enterrer les corps, a trouvé six cadavres, tandis que le rapport de Cezalès n'indique que neuf morts ; mais il rentre colonel dans l'armée, et c'est ce qu'il voulait. Un chasseur coché dans les cuches, et qui a été témoin de cette boucherie, a publié une lettre qui a causé la plus grande émotion dans tout le pays.

La mort de Balmaseda est encore plus caractéristique. Le député Acevedo a épousé la nièce du cabecilla, neanmoins il se met à la tête d'une troupe de police civiles, qui poursuit les carlistes. Acevedo va se loger avec sa troupe chez un parent qui habite un village. Le malheureux Balmaseda le même côté ; il vient, la nuit, frapper à la porte du même parent pour lui demander l'hospitalité. C'est le sergent Centeno qui lui ouvre et qui lui intime l'ordre de se rendre prisonnier. Il obéit sans résistance, et, le matin, à six heures, il est fusillé par ordre de son neveu. Centeno est fait lieutenant, et cependant un ordre envoyé par le télégraphe de Madrid portait d'envoyer le prisonnier ici ; mais on a répondu que le télégraphe ne était arrivé trop tard.

En apprenant ces faits, le brigadier Polo, qui commande les carlistes de la Manche, a écrit à Prim pour lui reprocher ces cruautés et pour le prévenir qu'à la première exécution qui aurait lieu, il fusillerait ses prisonniers, qui sont, paraît-il, un commandant nommé Reina et deux officiers. Aussi on n'est encore pas suspendre l'exécution du curé Dueñas, condamné à mort à Tolède, et de faire venir les places à Madrid, où elles ont été soumises au capitaine-général Loquierdo.

Celui-ci, qui est en guerre ouverte avec Prim, a déclaré que s'étant de ainsi n'ayant pas été proclamé, les tribunaux militaires n'avaient pas le droit de fonctionner et que le dossier devait être remis au tribunal ordinaire. L'affaire en est là. Mais il résulte de tout ceci que Prim gouverne en dehors de toute règle et de toute légalité. Et aussi la confirmation de ce fait, caché soigneusement jusqu'ici, c'est que les carlistes de la Manche ont des officiers supérieurs entre leurs mains, qu'ils ont donc battu des corps de troupes, qu'ils ont assez forts pour faire des menaces et poser des conditions.

Pendant toute cette semaine, il n'a été bruit que de l'entrée d'Espartins en Espagne avec 500 hommes, et de l'approchement croissant de la province de Valence. Des troupes ont été envoyées sur la Catalogne et sur le second point, et il ne reste presque plus de garnison à Madrid. A ce point, dit-on, les troupes sont mal disposées ; elles ne voulent pas se battre contre tout le pays ; le sais que les cri... ers qui commandent les colonnes font battre le tambour en sonnier les clairons lorsqu'ils approchent d'un village, pour avertir ceux qu'ils sont venus pour... de guerre la moutoge.

« Il a trouvé ne vent pas de roi don Carlos, mais elle veut encore moins du gouvernement actuel. Le mouvement carlisto ne fait donc que s'étendre tous les jours au pen plus, sans pour cela se fortifier beaucoup, parce qu'on ne lui voit pas de chef, et qu'il ne sort aucun de ceux qui ont notabilité politique classée. Le public éclairé ne se prononce pas : il redoute l'absolutisme ; il n'a pas été satisfait des proclamations et des explicites de don Carlos, il ne défie de l'avenir que lui apporterait le triomphe des carlistes.

Les républicains laissent faire. La majorité d'entre eux ne veut pas soutenir le gouvernement contre les carlistes. Les carlistes font de leur côté ce que les républicains veulent faire de leur ; d'ailleurs les républicains aimeraient autant don Carlos, Espagnol, pour roi, que Montpensier ou que le prince Alphonse, ou qu'un Italien. Ils auraient apporté un roi portugais en vue de l'union des deux pays, et à ce seul point de vue.

Il en résulte que le pays est de plus en plus désorganisé, et que la perception des contributions est devenue impossible dans tous les villages agités en sens contraire par les carlistes et les républicains. Le rapport politique, mais où les deux partis prêchent le refus de l'impôt.

Le Bonjour d'Espagne, qui a pris à forme il y a deux ans la perception de plusieurs provinces, y renonce : « Faire de ces perceptions qui étaient jadis si productives, » dit-il, « ce n'est pas le moins du monde impossible. Il n'est... ble. Ils... ... ...